



**BACCALAURÉAT
GÉNÉRAL ET
TECHNOLOGIQUE**

SESSION DE JUIN 2012

ÉPREUVES ANTICIPÉES DE FRANÇAIS

ÉPREUVE ORALE

Descriptif des lectures et activités - Classe de Première S

L'élève,

Le professeur, Thibaud Saintin,

Le proviseur, Emmanuel Rivals,

SEQUENCE 1 :

La question de l'homme dans les genres de l'argumentation, du XVI^e siècle à nos jours

LECTURES ANALYTIQUES

Groupement de textes : L'homme, cet esclave de lui-même.

Problématique : comment différents genres argumentatifs mettent-ils en évidence, sous des formes variées, un travers humain : la servitude volontaire ?

1. Etienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, 1549, chapitre 4, de « Pauvres et misérables, peuples insensés » à « qui ferait croire qu'en effet l'amour même de la liberté n'est pas si naturel » .
2. Jean de La Fontaine, *Le Loup et le Chien*, dans *Les Fables* (1668-1678), Livre I.
3. Montesquieu, *Lettres Persanes*, Lettre XIV, 1721 (dernière lettre de l'épisode des Troglodytes).
4. Maupassant, *La Parure*, 1884, du début jusqu'à « Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse ».
5. Francis Ponge, *La Radio*, dans *Pièces*, 1962.

DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES

Textes :

- Imre Kertész, *Dossier K*, Actes Sud, 2008 : la mise en rang des « auxiliaires » à l'école, prélude à l'acceptation d'autres procédures programmées dans la « solution finale ».
- Extrait du procès d'Eichmann, évoquant sa « loyauté » pour avoir contribué consciemment à accomplir des actes atroces : une illustration du paradoxe du sujet obéissant, mis en évidence par l'expérience de Milgram.
- Platon, *La République*, Livre VII (allégorie de la caverne) : la mise en évidence d'un mouvement humain de résistance à la vérité et de recherche du confort intellectuel.
- Esope, *Le Loup et le chien*. Une tout autre portée donnée à l'intrigue par La Fontaine.
- Alain, *Penser, c'est dire non*, dans *Propos sur les pouvoirs*, « L'homme devant l'apparence », 19 janvier 1924.
- Leslie Kaplan, extrait de *Les mots*, extrait de « Un homme libre », *publie.net*, 2007.

Extraits de films :

- Henri Verneuil, *I comme Icare* (1979), extrait : reconstitution de l'expérience de Milgram (1960), qui met en évidence la soumission du sujet à une autorité qu'il reconnaît comme légitime.

Films d'animation :

- Mark Osborne, *More*, 1998 : invention d'une machine à voir le monde en couleurs dans un univers industrialisé et grisâtre : conformisme, frustration et perte de l'innocence dans la société consumériste.
- Florian Thouret, *Le moulin*, 2005 : la vie d'un village est entièrement liée au mouvement d'un moulin. Lorsqu'une pièce du mécanisme s'échappe, un

villageois prend soudainement conscience de l'aliénation des siens, et se trouve confronté à leur refus du changement.

AUTRES ACTIVITÉS PROPOSÉES À LA CLASSE

Lectures cursives :

- Extraits significatifs du *Discours de la servitude volontaire* de La Boétie.
- Une oeuvre intégrale au choix : Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes*, George Orwell, *1984*, Jonathan Swift, *Les Voyages de Gulliver*, Voltaire, *Candide*, ou *Zadig*, ou encore le *Traité sur la tolérance*.

Exposés :

Chaque élève a fait un exposé sur l'un des courants littéraires suivants :

- La Pléiade
- L'Humanisme
- Le Classicisme
- Baroque et préciosité
- Les Lumières
- Le Romantisme
- Le Réalisme
- Le Parnasse
- Le Naturalisme
- Le Symbolisme
- Futurisme et Dadaïsme
- Surréalisme
- L'Absurde et existentialisme
- Le Nouveau Roman
- Oulipo
- Pop art

AUTRES LECTURES (OU ACTIVITÉS) EN LIAISON AVEC L'OBJET D'ÉTUDE SIGNALÉES PAR L'ÉLÈVE

SÉQUENCE 2 : le personnage de théâtre

LECTURES ANALYTIQUES

Étude d'une oeuvre intégrale : *Molière, Dom Juan, 1665.*

Problématique : déceler la mise en scène inscrite au coeur même du texte de théâtre, et comprendre comment les choix d'un metteur en scène ou d'un réalisateur supposent une interprétation particulière du personnage.

Extraits :

1. Acte I, scène 2, de « Eh bien ! je te donne la liberté... » jusqu'à « tu feras bien » (la tirade de l'inconstance).
2. Acte II, scène 4 en entier (scène des paysannes).
3. Acte III, scène 1, de « Mais laissons là la médecine où vous ne croyez point » jusqu'à « que vous soyez damné » (dispute théologique entre Dom Juan et Sganarelle).
4. Acte IV, scène 6 (le retour d'Elvire).
5. Acte V, scènes 5 et 6 (dénouement).

Étude d'ensemble :

La structure dramatique de Don Juan, entre ruptures et continuité : Dom Juan, une pièce baroque ?

DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES

Mises en scène de *Dom Juan* :

- Mesguich / Bluwal : *comparaison des choix de mise en scène des scènes étudiées en lecture analytique, et mise en évidence des répercussions sur l'interprétation du personnage de Dom Juan.*
- Témoignage de Philippe Torreton à propos de sa mise en scène de *Dom Juan* (festival de Ramatuelle, 2009).

Contexte : influences baroques

- Quelques extraits du film *Le Roi danse*.
- Aperçu de la musique baroque.

Reportage sur une mise en scène de *Victor ou les enfants au pouvoir* de Vitrac.

LECTURE CURSIVE

Une pièce de théâtre du répertoire, au choix.

AUTRES LECTURES (OU ACTIVITÉS) EN LIAISON AVEC L'OBJET D'ÉTUDE SIGNALÉES PAR L'ÉLÈVE

SÉQUENCE 3 : LE POÈTE ET LA VILLE

LECTURES ANALYTIQUES

Œuvre intégrale : Baudelaire, *Tableaux parisiens*
(dans *Les Fleurs du mal*, édition de 1861).

Problématique : la poésie comme « quête de sens » au sein de la ville, comme recherche de nouvelles relations entre le sujet, le monde et autrui.

1. Paysage.
2. Les Aveugles.
3. A une passante.
4. Le Crépuscule du soir.
5. Le crépuscule du matin.

Etude d'ensemble : la structure des *Tableaux Parisiens*

AUTRES ACTIVITÉS PROPOSÉES À LA CLASSE

- Parcours de la structure des *Fleurs du Mal*.
- Adaptations de poèmes de Baudelaire :
 - www.perte-de-temps.com : adaptation de *L'Horloge*.
 - « Poèmes à voir » : *L'invitation au voyage* (David Gautier / Philippe Delaigue, disponible sur www.lesite.tv).

LECTURES CURSIVES :

- Guillaume Apollinaire : *Zone* (dans *Alcools*, 1920, coll. "Poésie", Gallimard). Repérage des principales « entrées » dans le texte.
- Blaise Cendrars : *Les Pâques à New York* (1912)
- Quelques poèmes significatifs extraits du *Spleen de Paris* :
 - *La chambre double* (// Rêve parisien).
 - *Chacun sa chimère* (// cortèges fantastiques : vieillards, aveugles, petites vieilles...).
 - *À une heure du matin* (// Paysage : posture du poète dans sa propre société).
 - *Le crépuscule du soir* (// Crépuscule du soir et Crépuscule du matin).
 - *Les yeux des pauvres* (→ Baudelaire et « le premier venu » : une remise en cause de soi à travers des rencontres, une recherche de l'humanité au sein de la misère VS attitude de fermeture et de convention).
 - *Enivrez-vous* (→ la recherche de l'intensité, de l'Idéal).
 - *Les fenêtres* (// A une passante, et autres rencontres dans la ville).
 - *Anywhere out of the world* (→ insatisfaction, spleen...).
 - *Assomons les pauvres* (→ cruauté baudelairienne, défi amoral).

AUTRES LECTURES (OU ACTIVITÉS) EN LIAISON AVEC L'OBJET D'ÉTUDE SIGNALÉES PAR L'ÉLÈVE

SÉQUENCE 4 : « AU ROMAN LE DERNIER MOT »

Objet d'étude : le personnage de roman, du XVIIIe à nos jours.

LECTURES ANALYTIQUES

Œuvre intégrale : Albert Camus, *L'Étranger*

Problématique : le personnage de roman comme moyen de remettre en cause les conventions ou la pensée dominante ; le lecteur, face à ses propres jugements, potentiellement modifié.

1. Extrait 1 : l'incipit. Première partie, chapitre 1, du début jusqu'à « et faire deux heures de route ».
2. Extrait 2 : le bain. Première partie, chapitre 6, de « Pour la première fois peut-être, j'ai pensé vraiment que j'allais me marier » jusqu'à « J'ai senti ses jambes autour des miennes et je l'ai désirée ».
3. Extrait 3 : le meurtre. Première partie, chapitre 6, de « Il était seul » jusqu'à la fin du chapitre.
4. Extrait 4 : la plaidoirie de l'avocat. Deuxième partie, chapitre 4, de « L'après-midi, les grands ventilateurs brassaient toujours l'air épais de la salle » jusqu'à « mon compliment n'était pas sincère, parce que j'étais trop fatigué ».
5. Extrait 5 : l'excipit. Deuxième partie, chapitre 5, de « Alors, je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose qui a crevé en moi » jusqu'à la fin.

DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES

Études d'images : *images du meurtrier, des faits à leur interprétation.*

- Opacité du meurtrier (l'invisible inhumain au sein de l'humain) :
 - Moulages de têtes de meurtrier, 2e quart du XIXe siècle (Musée Flaubert et d'histoire de la médecine).
 - Sculpture de Aimé-Jules Dalou (1838-1902) : *Tueur* (Musée d'Orsay).
 - Portraits d'archives de la police de Sydney.
- Le meurtrier comme « bouc émissaire » de la monstruosité :
 - Francesco Maria Mazzuola (1503-1540), dit Le Parmesan : *Homme armé d'un sabre tenant un enfant par les pieds*, musée du Louvre.
 - *Landru*, peinture anonyme, entre 1925 et 1940, Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.
- Le meurtrier comme moyen de mettre en scène la culpabilité, et de faire valoir un système de jugement moral ou religieux :
 - Pierre Paul Prud'hon (1758-1823), *La Justice et la Vengeance divine poursuivant le crime* (musée de l'Hôtel Sandelin, Saint-Omer).
 - Fritz Lang, *M. le maudit*, 1931 : photogramme de la confession de M. le Maudit pendant son tribunal.

Autres :

- Articles de presse : Leslie Kaplan, « Au roman, le dernier mot », *Libération* du 7 septembre 2000, et « Qui a peur de la fiction ? », *Libération* du 13 février 2001.
- Chansons (clins d'oeil) : Alain Souchon, *La vie ne vaut rien* et *Le Mystère*.

Lectures cursives :

- Extrait de *Crime et Châtiment* de Dostoïevski (le meurtre de Raskolnikov : un autre traitement romanesque du topos du meurtre).
- Extrait de *Bartelby, une histoire de Wall Street* de Herman Melville (le rôle de révélateur d'un personnage qui refuse de jouer le jeu).

**AUTRES LECTURES (OU ACTIVITÉS) EN LIAISON AVEC L'OBJET D'ÉTUDE
SIGNALÉES PAR L'ÉLÈVE**

La question de l'homme dans les genres de l'argumentation, du XVI^e siècle à nos jours

Étienne de La Boétie (1530-1563) : *Discours de la servitude volontaire*

Pauvres et misérables, peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien, vous vous laissez enlever, sous vos propres yeux, le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, dévaster vos maisons et les dépouiller des vieux meubles de vos ancêtres ! Vous vivez de
5 telle sorte que rien n'est plus à vous. Il semble que vous regarderiez désormais comme un grand bonheur qu'on vous laissât seulement la moitié de vos biens, de vos familles, de vos vies.

Et tout ce dégât, ces malheurs, cette ruine enfin, vous viennent, non pas des ennemis, mais bien certes de l'ennemi et de celui-là même que
10 vous avez fait ce qu'il est, pour qui vous allez si courageusement à la guerre et pour la vanité duquel vos personnes y bravent à chaque instant la mort. Ce maître n'a pourtant que deux yeux, deux mains, un corps et rien de plus que n'a le dernier des habitants du nombre infini de nos villes.

Ce qu'il a de plus que vous, ce sont les moyens que vous lui
15 fournissez pour vous détruire. D'où tire-t-il les innombrables argus qui vous épient, si ce n'est de vos rangs ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les emprunte de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, ne sont-ils pas aussi les vôtres ? A-t-il pouvoir sur vous, que par vous-mêmes ? Comment oserait-il vous courir sus, s'il n'était d'intelligence avec vous ? Quel
20 mal pourrait-il vous faire, si vous n'étiez receleur du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres de vous-mêmes ?

Vous semez vos champs, pour qu'il les dévaste ; vous meublez et remplissez vos maisons, pour fournir à ses voleries ; vous élevez vos filles afin qu'il puisse assouvir sa luxure ; vous nourrissez vos enfants, pour qu'il
25 en fasse des soldats (trop heureux sont-ils encore !) pour qu'il les mène à la boucherie, qu'il les rende les ministres de ses convoitises, les exécuteurs de ses vengeances. Vous vous usez à la peine, afin qu'il puisse se mignarder en ses délices et se vautrer dans ses sales plaisirs. Vous vous affaiblissez, afin qu'il soit plus fort, plus dur et qu'il vous tienne la bride plus courte : et
30 de tant d'indignités, que les bêtes elles-mêmes ne sentiraient point ou n'endureraient pas, vous pourriez vous en délivrer, sans même tenter de le faire, mais seulement en essayant de le vouloir.

Soyez donc résolu à ne plus servir et vous serez libres. Je ne veux pas que vous le heurtiez, ni que vous l'ébranliez, mais seulement ne le
35 soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse dont on dérobe la base, tomber de son propre poids et se briser.

Les médecins disent qu'il est inutile de chercher à guérir les plaies incurables, et peut-être, ai-je tort de vouloir donner ces conseils au peuple, qui, depuis longtemps, semble avoir perdu tout sentiment du mal qui l'afflige,

40 ce qui montre assez que sa maladie est mortelle. Cherchons cependant à découvrir, s'il est possible, comment s'est enracinée si profondément cette opiniâtre volonté de servir qui ferait croire qu'en effet l'amour même de la liberté n'est pas si naturel.

Jean de La Fontaine, « Le Loup et le Chien »

Un Loup n'avait que les os et la peau,
Tant les Chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli¹, qui s'était fourvoyé par mégarde.
5 L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers.
Mais il fallait livrer bataille
Et le Mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
10 Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
"Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le Chien.
15 Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres², haïres³, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ? Rien d'assuré, point de franche lippée⁴.
20 Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi ; vous aurez un bien meilleur destin."
Le Loup reprit : "Que me faudra-t-il faire ?
– Presque rien, dit le Chien : donner la chasse aux gens
Portants bâtons, et mendiants⁵ ;
25 Flatter ceux du logis, à son maître complaire ;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons⁶ :
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse."
30 Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant il vit le col du Chien, pelé :
"Qu'est-ce là ? lui dit-il. – Rien. – Quoi ? Rien ? – Peu de chose.
– Mais encor ? – Le collier dont je suis attaché
35 De ce que vous voyez est peut-être la cause.
– Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? – Pas toujours, mais qu'importe ?
– Il importe si bien, que de tous vos repas

1. Le poil luisant

2. Se dit proverbialement d'un homme pauvre qui n'est capable de faire ni bien ni mal (Furetière)

3. Homme qui est sans bien ou sans crédit (Furetière)

4. Signifie au propre autant de viande qu'on en peut emporter avec la lippe, ou les lèvres (Furetière)

5. Portants et mendiants prennent un "s", pourtant, ce sont des participes présent ; ce n'est qu'à partir de 1679 que l'Académie déclarera qu'ils doivent rester invariables.

6. Restes

40 Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.”
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

LETTRE XIV.

USBEK AU MEME.

Comme le peuple grossissait tous les jours, les Troglodytes crurent qu'il était à propos de se choisir un roi : ils convinrent qu'il fallait déférer la couronne à celui qui était le plus juste ; et ils jetèrent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge et par une longue vertu. Il n'avait pas voulu
5 se trouver à cette assemblée ; il s'était retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix qu'on avait fait de lui : A Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodytes, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus
10 juste que moi ! Vous me déférez la couronne, et, si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne ; mais comptez que je mourrai de douleur d'avoir vu en naissant les Troglodytes libres, et de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots, il se mit à répandre un torrent de larmes. Malheureux jour ! disait-il ; et pourquoi ai-je tant vécu ? Puis il s'écria d'une
15 voix sévère : Je vois bien ce que c'est, ô Troglodytes ! votre vertu commence à vous peser. Dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous ; sans cela vous sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères. Mais ce joug vous paraît trop dur : vous aimez mieux être soumis à un prince, et obéir à ses
20 lois, moins rigides que vos mœurs. Vous savez que pour lors vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses, et languir dans une lâche volupté ; et que, pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, et ses larmes coulèrent plus que jamais. Et que prétendez-vous que je fasse ? Comment se
25 peut-il que je commande quelque chose à un Troglodyte ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse parce que je la lui commande, lui qui la ferait tout de même sans moi, et par le seul penchant de la nature ? O Troglodytes ! je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines, je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux : pourquoi voulez-vous que je
30 les afflige, et que je sois obligé de leur dire que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu ?

D'Erzeron, le 10 de la lune de Gemmadi 2, 1711.

Maupassant, *La parure*, nouvelle parue dans « Le Gaulois », le 17 février 1884.

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'employés. Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances, aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un homme riche et distingué ; et elle se laissa marier avec un petit commis du
5 ministère de l'Instruction publique.

Elle fut simple, ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée ; car les femmes n'ont point de caste ni de race, leur beauté, leur grâce et leur charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse d'esprit sont leur seule
10 hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une autre femme de sa caste ne se serait même pas aperçue,
15 la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres nettes, capitonnées avec des tentures orientales, éclairées par de hautes torchères de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui dorment dans les larges fauteuils, assoupis par
20 la chaleur lourde du calorifère. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets parfumés, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont toutes les femmes envient et désirent l'attention.

25 Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table ronde couverte d'une nappe de trois jours, en face de son mari qui découvrait la soupière en déclarant d'un air enchanté: « Ah ! le bon pot-au-feu ! je ne sais rien de meilleur que cela », elle songeait aux dîners fins, aux argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les murailles de personnages anciens et d'oiseaux
30 étranges au milieu d'une forêt de féerie ; elle songeait aux plats exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galanteries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, tout en mangeant la chair rose d'une truite ou des ailes de gélinotte.

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle n'aimait que
35 cela ; elle se sentait faite pour cela. Elle eût tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recherchée.

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.

Francis Ponge, « La Radio », *Pièces*, 1962

Cette boîte vernie ne montre rien qui saille, qu'un bouton à tourner jusqu'au proche déclic, pour qu'au-dedans bientôt faiblement se rallument plusieurs petits gratte-ciel d'aluminium, tandis que de brutales vociférations jaillissent qui se disputent notre attention.

5 Un petit appareil d'une sélectivité merveilleuse ! Ah, comme il est ingénieux de s'être amélioré l'oreille à ce point ! Pourquoi ? Pour s'y verser incessamment l'outrage des pires grossièretés.

Tout le flot de purin de la mélodie mondiale.

10 Eh bien, voilà qui est parfait, après tout ! Le fumier, il faut le sortir et le répandre au soleil : une telle inondation parfois fertilise...

Pourtant, d'un pas pressé, revenons à la boîte, pour en finir.

Fort en honneur dans chaque maison depuis quelques années – au beau milieu du salon, toutes fenêtres ouvertes – la bourdonnante, la radieuse seconde petite boîte à ordures !

Le texte théâtral et sa représentation, du XVIIe à nos jours

Molière, *Dom Juan*, Acte I, Scène 2 (extrait)

DOM JUAN, SGANARELLE.

(...)

DOM JUAN : Eh bien ! je te donne la liberté de parler et de me dire tes sentiments.

5 SGANARELLE : En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

DOM JUAN : Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux
10 pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non : la constance n'est bonne que pour des ridicules; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la
15 première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cours. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres; je conserve des yeux pour voir le mérite de
20 toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement.
25 On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules
30 dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants
35 d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter

l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre; et
40 comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir
étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE : Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que
vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

DOM JUAN : Qu'as-tu à dire là-dessus ?

45 SGANARELLE : Ma foi ! j'ai à dire., je ne sais; car vous tournez les
choses d'une manière, qu'il semble que vous avez raison; et cependant il est
vrai que vous ne l'avez pas. J'avais les plus belles pensées du monde, et
vos discours m'ont brouillé tout cela. Laissez faire : une autre fois je mettrai
mes raisonnements par écrit, pour disputer avec vous.

50 DOM JUAN : Tu feras bien.

Molière, *Dom Juan*, Acte II, scène 4

DOM JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE, MATHURINE.

SGANARELLE, apercevant Mathurine: Ah! ah!

MATHURINE, à *Dom Juan* : Monsieur, que faites-vous donc là avec Charlotte ? Est-ce que vous lui parlez d'amour aussi ?

DOM JUAN, à *Mathurine* : Non, au contraire, c'est elle qui me
5 témoignait une envie d'être ma femme, et je lui répondais que j'étais engagé à vous.

CHARLOTTE: Qu'est-ce que c'est donc que vous veut Mathurine ?

DOM JUAN, *bas*, à *Charlotte* : Elle est jalouse de me voir vous parler,
10 et voudrait bien que je l'épousasse; mais je lui dis que c'est vous que je veux.

MATHURINE : Quoi ? Charlotte...

DOM JUAN, *bas*, à *Mathurine* : Tout ce que vous lui direz sera inutile; elle s'est mis cela dans la tête.

CHARLOTTE : Quement donc! Mathurine...

DOM JUAN, *bas*, à *Charlotte* : C'est en vain que vous lui parlerez; vous
15 ne lui ôterez point cette fantaisie.

MATHURINE : Est-ce que... ?

DOM JUAN, *bas*, à *Mathurine* : Il n'y a pas moyen de lui faire entendre
raison.

CHARLOTTE : Je voudrais...

DOM JUAN, *bas*, à *Charlotte* : Elle est obstinée comme tous les diables.

MATHURINE : Vraiment.

DOM JUAN, *bas*, à *Mathurine* : Ne lui dites rien, c'est une folle.

CHARLOTTE : Je pense...

DOM JUAN, *bas*, à *Charlotte* : Laissez-la là, c'est une extravagante.
25

MATHURINE : Non, non : il faut que je lui parle.

CHARLOTTE : Je veux voir un peu ses raisons.

MATHURINE : Quoi ?

DOM JUAN, *bas*, à *Mathurine* : Je gage qu'elle va vous dire que je lui
30 ai promis de l'épouser.

CHARLOTTE : Je...

DOM JUAN, *bas*, à *Charlotte* : Gageons qu'elle vous soutiendra que je
lui ai donné parole de la prendre pour femme.

35 MATHURINE : Holà ! Charlotte, ça n'est pas bien de courir sur le
marché des autres.

CHARLOTTE : Ça n'est pas honnête, Mathurine, d'être jalouse que
Monsieur me parle.

MATHURINE : C'est moi que Monsieur a vue la première.

40 CHARLOTTE : S'il vous a vue la première, il m'a vue la seconde, et m'a
promis de m'épouser.

DOM JUAN, *bas*, à *Mathurine* : Eh bien! que vous ai-je dit ?

MATHURINE : Je vous baise les mains, c'est moi, et non pas vous, qu'il
a promis d'épouser.

DOM JUAN, *bas*, à *Charlotte* : N'ai-je pas deviné ?

45 CHARLOTTE : à d'autres, je vous prie; c'est moi, vous dis-je.

MATHURINE : Vous vous moquez des gens; c'est moi, encore un coup.

CHARLOTTE : Le vlà qui est pour le dire, si je n'ai pas raison.

MATHURINE : Le vlà qui est pour me démentir, si je ne dis pas vrai.

CHARLOTTE : Est-ce, Monsieur, que vous lui avez promis de l'épouser ?

50 DOM JUAN, *bas*, à *Charlotte* : Vous vous raillez de moi.

MATHURINE : Est-il vrai, Monsieur, que vous lui avez donné parole d'être
son mari?

DOM JUAN, *bas*, à *Mathurine* : Pouvez-vous avoir cette pensée ?

CHARLOTTE : Vous voyez qu'al le soutient.

55 DOM JUAN, *bas*, à *Charlotte* : Laissez-la faire.

MATHURINE : Vous êtes témoin comme al l'assure.

DOM JUAN, *bas*, à *Mathurine* : Laissez-la dire.

CHARLOTTE : Non, non : il faut savoir la vérité.

MATHURINE : Il est question de juger ça.

60 CHARLOTTE : Oui, Mathurine, je veux que Monsieur vous montre votre
bec jaune.

MATHURINE : Oui, Charlotte, je veux que Monsieur vous rende un peu
camuse.

CHARLOTTE : Monsieur, vuidez la querelle, s'il vous plaît.

65 MATHURINE : Mettez-nous d'accord, Monsieur.

CHARLOTTE, à *Mathurine* : Vous allez voir.

MATHURINE, à *Charlotte* : Vous allez voir vous-même.

CHARLOTTE, à *Dom Juan* : Dites.

MATHURINE, à *Dom Juan* : Parlez.

70 DOM JUAN, *embarrassé*, leur dit à toutes deux : Que voulez-vous que je
dise? Vous soutenez également toutes deux que je vous ai promis de vous
prendre pour femmes. Est-ce que chacune de vous ne sait pas ce qui en
est, sans qu'il soit nécessaire que je m'explique davantage ? Pourquoi
m'obliger là-dessus à des redites ? Celle à qui j'ai promis effectivement n'a-
75 t-elle pas en elle-même de quoi se moquer des discours de l'autre, et doit-
elle se mettre en peine, pourvu que j'accomplisse ma promesse ? Tous les
discours n'avancent point les choses ; il faut faire et non pas dire, et les
effets décident mieux que les paroles. Aussi n'est-ce rien que par là que je
vous veux mettre d'accord, et l'on verra, quand je me marierai, laquelle des
80 deux a mon cœur. (*Bas, à Mathurine*) Laissez-lui croire ce qu'elle voudra.
(*Bas, à Charlotte.*) Laissez-la se flatter dans son imagination. (*Bas, à
Mathurine*) Je vous adore. (*Bas, à Charlotte*) Je suis tout à vous. (*Bas, à
Mathurine.*) Tous les visages sont laids auprès du vôtre. (*Bas, à Charlotte*)
On ne peut plus souffrir les autres quand on vous a vue. J'ai un petit ordre
85 à donner ; je viens vous retrouver dans un quart d'heure.

CHARLOTTE, à *Mathurine* : Je suis celle qu'il aime, au moins.

MATHURINE : C'est moi qu'il épousera.

Molière, *Dom Juan*, Acte III, scène 1 (extrait)

SGANARELLE : Mais laissons là la médecine, où vous ne croyez point, et parlons des autres choses ; car cet habit me donne de l'esprit, et je me sens en humeur de disputer contre vous. Vous savez bien que vous me permettez les disputes, et que vous ne me défendez que les remontrances.

5 DOM JUAN : Eh bien ?

SGANARELLE : Je veux savoir un peu vos pensées à fond. Est-il possible que vous ne croyiez point du tout au Ciel ?

DOM JUAN : Laissons cela.

SGANARELLE : C'est-à-dire que non. Et à l'Enfer ?

10 DOM JUAN : Eh !

SGANARELLE : Tout de même. Et au diable, s'il vous plaît ?

DOM JUAN : Oui, oui.

SGANARELLE : Aussi peu. Ne croyez-vous point l'autre vie ?

DOM JUAN : Ah! ah! ah!

15 SGANARELLE : Voilà un homme que j'aurai bien de la peine à convertir. Et dites-moi un peu, le Moine bourru, qu'en croyez-vous? Eh !

DOM JUAN : La peste soit du fat !

SGANARELLE : Et voilà ce que je ne puis souffrir ; car il n'y a rien de plus vrai que le Moine bourru, et je me ferais pendre pour celui-là. Mais
20 encore faut-il croire quelque chose dans le monde. Qu'est ce que vous croyez ?

DOM JUAN : Ce que je crois?

SGANARELLE : Oui.

DOM JUAN : Je crois que deux et deux sont quatre, Sganarelle, et que
25 quatre et quatre sont huit.

SGANARELLE : La belle croyance et les beaux articles de foi que voilà ! Votre religion, à ce que je vois, est donc l'arithmétique ? Il faut avouer qu'il se met d'étranges folies dans la tête des hommes, et que, pour avoir bien étudié, on en est bien moins sage le plus souvent. Pour moi, Monsieur, je
30 n'ai point étudié comme vous, Dieu merci, et personne ne saurait se vanter de m'avoir jamais rien appris ; mais, avec mon petit sens, mon petit jugement, je vois les choses mieux que tous les livres, et je comprends fort bien que ce monde que nous voyons n'est pas un champignon qui soit venu tout seul en une nuit. Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-
35 là, ces rochers, cette terre, et ce ciel que voilà là-haut, et si tout cela s'est bâti de lui-même. Vous voilà, vous, par exemple, vous êtes là : est-ce que vous vous êtes fait tout seul, et n'a-t-il pas fallu que votre père ait engrossé

40 votre mère pour vous faire ? Pouvez-vous voir toutes les inventions dont la machine de l'homme est composée sans admirer de quelle façon cela est agencé l'un dans l'autre ? ces nerfs, ces os, ces veines, ces artères, ces... ce poumon, ce cœur, ce foie, et tous ces autres ingrédients qui sont là et qui. Oh ! dame, interrompez-moi donc, si vous voulez. Je ne saurais disputer, si l'on ne m'interrompt. Vous vous taisez exprès, et me laissez parler par belle malice.

45 DOM JUAN : J'attends que ton raisonnement soit fini.

50 SGANARELLE : Mon raisonnement est qu'il y a quelque chose d'admirable dans l'homme, quoi que vous puissiez dire, que tous les savants ne sauraient expliquer. Cela n'est-il pas merveilleux que me voilà ici, et que j'aie quelque chose dans la tête qui pense cent choses différentes en un moment, et fait de mon corps tout ce qu'elle veut ? Je veux frapper des mains, hausser le bras, lever les yeux au ciel, baisser la tête, remuer les pieds, aller à droite, à gauche, en avant, en arrière, tourner. Il se laisse tomber en tournant.

DOM JUAN : Bon! voilà ton raisonnement qui a le nez cassé.

55 SGANARELLE : Morbleu! je suis bien sot de m'amuser à raisonner avec vous. Croyez ce que vous voudrez : il m'importe bien que vous soyez damné !

Molière, *Dom Juan*, Acte IV, scène 6

DOM JUAN, DONE ELVIRE, RAGOTIN, SGANARELLE.

RAGOTIN.- Monsieur, voici une dame voilée qui vient vous parler.

DOM JUAN.- Que pourrait-ce être?

SGANARELLE.- Il faut voir.

5 DONE ELVIRE.- Ne soyez point surpris, Dom Juan, de me voir à cette
heure et dans cet équipage. C'est un motif pressant qui m'oblige à cette
visite, et ce que j'ai à vous dire ne veut point du tout de retardement. Je
ne viens point ici pleine de ce courroux que j'ai tantôt fait éclater, et vous
me voyez bien changée de ce que j'étais ce matin. Ce n'est plus cette Done
10 Elvire qui faisait des vœux contre vous, et dont l'âme irritée ne jetait que
menaces, et ne respirait que vengeance. Le Ciel a banni de mon âme toutes
ces indignes ardeurs que je sentais pour vous, tous ces transports
tumultueux d'un attachement criminel, tous ces honteux emportements d'un
amour terrestre et grossier, et il n'a laissé dans mon cœur pour vous qu'une
15 flamme épurée de tout le commerce des sens, une tendresse toute sainte,
un amour détaché de tout, qui n'agit point pour soi, et ne se met en peine
que de votre intérêt.

DOM JUAN, à *Sganarelle*.- Tu pleures, je pense.

SGANARELLE.- Pardonnez-moi.

20 DONE ELVIRE.- C'est ce parfait et pur amour qui me conduit ici pour
votre bien, pour vous faire part d'un avis du Ciel, et tâcher de vous retirer
du précipice où vous courez. Oui, Dom Juan, je sais tous les dérèglements
de votre vie, et ce même Ciel qui m'a touché le cœur, et fait jeter les yeux
sur les égarements de ma conduite, m'a inspiré de vous venir trouver, et de
vous dire de sa part que vos offenses ont épuisé sa miséricorde, que sa
25 colère redoutable est prête de tomber sur vous, qu'il est en vous de l'éviter
par un prompt repentir, et que peut-être vous n'avez pas encore un jour à
vous pouvoir soustraire au plus grand de tous les malheurs. Pour moi, je ne
tiens plus à vous par aucun attachement du monde. Je suis revenue, grâce
au Ciel, de toutes mes folles pensées, ma retraite est résolue, et je ne
30 demande qu'assez de vie pour pouvoir expier la faute que j'ai faite, et
mériter par une austère pénitence le pardon de l'aveuglement où m'ont
plongée les transports d'une passion condamnable; mais, dans cette retraite,
j'aurais une douleur extrême qu'une personne que j'ai chérie tendrement,
devînt un exemple funeste de la justice du Ciel, et ce me sera une joie
35 incroyable, si je puis vous porter à détourner de dessus votre tête,
l'épouvantable coup qui vous menace. De grâce, Dom Juan, accordez-moi
pour dernière faveur cette douce consolation, ne me refusez point votre
salut, que je vous demande avec larmes, et si vous n'êtes point touché de
votre intérêt; soyez-le au moins de mes prières, et m'épargnez le cruel
40 déplaisir de vous voir condamner à des supplices éternels.

SGANARELLE.- Pauvre femme!

45 DONE ELVIRE.- Je vous ai aimé avec une tendresse extrême, rien au monde ne m'a été si cher que vous, j'ai oublié mon devoir pour vous, j'ai fait toutes choses pour vous, et toute la récompense que je vous en demande, c'est de corriger votre vie, et de prévenir votre perte. Sauvez-vous, je vous prie, ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi. Encore une fois, Dom Juan, je vous le demande avec larmes, et si ce n'est assez des larmes d'une personne que vous avez aimée, je vous en conjure par tout ce qui est le plus capable de vous toucher.

50 SGANARELLE.- Cœur de tigre!

DONE ELVIRE.- Je m'en vais après ce discours, et voilà tout ce que j'avais à vous dire.

DOM JUAN.- Madame, il est tard, demeurez ici, on vous y logera le mieux qu'on pourra.

55 DONE ELVIRE.- Non, Dom Juan, ne me retenez pas davantage.

DOM JUAN.- Madame, vous me ferez plaisir de demeurer, je vous assure.

60 DONE ELVIRE.- Non, vous dis-je, ne perdons point de temps en discours superflus, laissez-moi vite aller, ne faites aucune instance pour me conduire, et songez seulement à profiter de mon avis.

Molière, *Dom Juan*, Acte IV, scènes 5 et 6

Scène 5

DOM JUAN, UN SPECTRE, EN FEMME VOILÉE, SGANARELLE

LE SPECTRE

Dom Juan n'a plus qu'un moment à pouvoir profiter de la miséricorde du Ciel ; et s'il ne se repent ici, sa perte est résolue.

SGANARELLE

5 Entendez-vous, Monsieur ?

DOM JUAN

Qui ose tenir ces paroles ? Je crois connaître cette voix.

SGANARELLE

Ah ! Monsieur, c'est un spectre : je le reconnais au marcher.

10 DOM JUAN

Spectre, fantôme ; ou diable, je veux voir ce que c'est. (Le Spectre change de figure et représente le Temps avec sa faux à la main.)

SGANARELLE

O ciel ! voyez-vous, Monsieur, ce changement de figure ?

15 DOM JUAN

Non, non, rien n'est capable de m'imprimer de la terreur, et je veux éprouver avec mon épée si c'est un corps ou un esprit. (Le Spectre s'envole dans le temps que Dom Juan le veut frapper.)

SGANARELLE

20 Ah ! Monsieur, rendez-vous à tant de preuves, et jetez-vous vite dans le repentir.

DOM JUAN

Non, non, il ne sera pas dit, quoi qu'il arrive, que je sois capable de me repentir. Allons, suis-moi.

Scène 6

LA STATUE, DOM JUAN, SGANARELLE

25 LA STATUE

Arrêtez, Dom Juan : vous m'avez hier donné parole de venir manger avec moi.

DOM JUAN

Oui. Où faut-il aller ?

30 LA STATUE

Donnez-moi la main.

DOM JUAN

La voilà.

LA STATUE

35 Dom Juan, l'endurcissement au péché traîne une mort funeste, et les grâces du Ciel que l'on renvoie ouvrent un chemin à sa foudre.

DOM JUAN

40 O Ciel ! que sens-je ? un feu invisible me brûle, je n'en puis plus, et tout mon corps devient un brasier ardent. Ah ! (Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs sur dom Juan ; la terre s'ouvre et l'abîme ; et il sort de grands feux de l'endroit où il est tombé.)

SGANARELLE

45 Ah ! mes gages ! mes gages ! Voilà par sa mort un chacun satisfait. Ciel offensé, lois violées, filles séduites, familles déshonorées, parents outragés, femmes mises à mal, maris poussés à bout, tout le monde est content ; il n'y a que moi seul de malheureux, qui, après tant d'années de service, n'ai point d'autre récompense que de voir à mes yeux l'impiété de mon maître punie par le plus épouvantable châtement du monde. Mes gages ! mes gages ! mes gages !

Écriture poétique et quête du sens, du Moyen-Âge à nos jours

LXXXVI - Paysage

Je veux, pour composer chastement mes églogues,
Coucher auprès du ciel, comme les astrologues,
Et, voisin des clochers écouter en rêvant
Leurs hymnes solennels emportés par le vent.
5 Les deux mains au menton, du haut de ma mansarde,
Je verrai l'atelier qui chante et qui bavarde ;
Les tuyaux, les clochers, ces mâts de la cité,
Et les grands ciels qui font rêver d'éternité.

10 Il est doux, à travers les brumes, de voir naître
L'étoile dans l'azur, la lampe à la fenêtre
Les fleuves de charbon monter au firmament
Et la lune verser son pâle enchantement.
Je verrai les printemps, les étés, les automnes ;
Et quand viendra l'hiver aux neiges monotones,
15 Je fermerai partout portières et volets
Pour bâtir dans la nuit mes féeriques palais.
Alors je rêverai des horizons bleuâtres,
Des jardins, des jets d'eau pleurant dans les albâtres,
Des baisers, des oiseaux chantant soir et matin,
20 Et tout ce que l'Idylle a de plus enfantin.
L'Émeute, tempêtant vainement à ma vitre,
Ne fera pas lever mon front de mon pupitre ;
Car je serai plongé dans cette volupté
D'évoquer le Printemps avec ma volonté,
25 De tirer un soleil de mon coeur, et de faire
De mes pensers brûlants une tiède atmosphère.

XCII - Les Aveugles

Contemple-les, mon âme ; ils sont vraiment affreux !
Pareils aux mannequins ; vaguement ridicules ;
Terribles, singuliers comme les somnambules ;
Dardant on ne sait où leurs globes ténébreux.

5 Leurs yeux, d'où la divine étincelle est partie,
Comme s'ils regardaient au loin, restent levés
Au ciel ; on ne les voit jamais vers les pavés
Pencher rêveusement leur tête appesantie.

10 Ils traversent ainsi le noir illimité,
Ce frère du silence éternel. O cité !
Pendant qu'autour de nous tu chantes, ris et beugles,

Eprise du plaisir jusqu'à l'atrocité,
Vois ! je me traîne aussi ! mais, plus qu'eux hébété,
Je dis : Que cherchent-ils au Ciel, tous ces aveugles ?

XCIII - A une passante

La rue assourdissante autour de moi hurlait.
Longue, mince, en grand deuil, douleur majestueuse,
Une femme passa, d'une main fastueuse
Soulevant, balançant le feston et l'ourlet ;

5 Agile et noble, avec sa jambe de statue.
Moi, je buvais, crispé comme un extravagant,
Dans son oeil, ciel livide où germe l'ouragan,
La douceur qui fascine et le plaisir qui tue.

10 Un éclair... puis la nuit ! – Fugitive beauté
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité ?

Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! jamais peut-être !
Car j'ignore où tu fuis, tu ne sais où je vais,
O toi que j'eusse aimée, ô toi qui le savais !

XCV - Le Crépuscule du Soir

Voici le soir charmant, ami du criminel ;
Il vient comme un complice, à pas de loup ; le ciel
Se ferme lentement comme une grande alcôve,
Et l'homme impatient se change en bête fauve.

5 O soir, aimable soir, désiré par celui
Dont les bras, sans mentir, peuvent dire : Aujourd'hui
Nous avons travaillé ! – C'est le soir qui soulage
Les esprits que dévore une douleur sauvage,
Le savant obstiné dont le front s'alourdit,
10 Et l'ouvrier courbé qui regagne son lit.
Cependant des démons malsains dans l'atmosphère
S'éveillent lourdement, comme des gens d'affaire,
Et cognent en volant les volets et l'auvent.
A travers les lueurs que tourmente le vent
15 La Prostitution s'allume dans les rues ;
Comme une fourmilière elle ouvre ses issues ;
Partout elle se fraye un occulte chemin,
Ainsi que l'ennemi qui tente un coup de main ;
Elle remue au sein de la cité de fange
20 Comme un ver qui dérobe à l'Homme ce qu'il mange.
On entend çà et là les cuisines siffler,
Les théâtres glapir, les orchestres ronfler ;
Les tables d'hôte, dont le jeu fait les délices,
S'emplissent de catins et d'escrocs, leurs complices,
25 Et les voleurs, qui n'ont ni trêve ni merci,
Vont bientôt commencer leur travail, eux aussi,
Et forcer doucement les portes et les caisses
Pour vivre quelques jours et vêtir leurs maîtresses.

Recueille-toi, mon âme, en ce grave moment,
30 Et ferme ton oreille à ce rugissement.
C'est l'heure où les douleurs des malades s'aigrissent !
La sombre Nuit les prend à la gorge ; ils finissent
Leur destinée et vont vers le gouffre commun ;
L'hôpital se remplit de leurs soupirs.– Plus d'un
35 Ne viendra plus chercher la soupe parfumée,
Au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée.

Encore la plupart n'ont-ils jamais connu
La douceur du foyer et n'ont jamais vécu !

CIII - Crépuscule du Matin

La diane chantait dans les cours des casernes,
Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants
Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents ;
5 Où, comme un oeil sanglant qui palpite et qui bouge,
La lampe sur le jour fait une tache rouge ;
Où l'âme, sous le poids du corps revêche et lourd,
Imite les combats de la lampe et du jour.
Comme un visage en pleurs que les brises essuient,
10 L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient,
Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.

Les maisons çà et là commençaient à fumer.
Les femmes de plaisir, la paupière livide,
Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide ;
15 Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids,
Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts.
C'était l'heure où parmi le froid et la lésine
S'aggravent les douleurs des femmes en gésine ;
Comme un sanglot coupé par un sang écumeux
20 Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux
Une mer de brouillards baignait les édifices,
Et les agonisants dans le fond des hospices
Poussaient leur dernier râle en hoquets inégaux.
Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.

25 L'aurore grelottante en robe rose et verte
S'avavançait lentement sur la Seine déserte,
Et le sombre Paris, en se frottant les yeux
Empoignait ses outils, vieillard laborieux.

Le personnage de roman, du XVIIe à nos jours

Albert Camus, *L'Étranger*

Première partie – 1

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : «Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués.» Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je
5 pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : «Ce n'est pas de ma faute.» Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire
10 cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de
15 peine pour moi et Céleste m'a dit : «On n'a qu'une mère.» Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et
20 un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois. J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a
25 souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit «oui» pour n'avoir plus à parler.

L'asile est à deux kilomètres du village. J'ai fait le chemin à pied. J'ai voulu voir maman tout de suite. Mais le concierge m'a dit qu'il fallait que je rencontre le directeur. Comme il était occupé, j'ai attendu un peu. Pendant
30 tout ce temps, le concierge a parlé et ensuite, j'ai vu le directeur : il m'a reçu dans son bureau. C'était un petit vieux, avec la Légion d'honneur. Il m'a regardé de ses yeux clairs. Puis il m'a serré la main qu'il a gardée si longtemps que je ne savais trop comment la retirer. Il a consulté un dossier et m'a dit : «Mme Meursault est entrée ici il y a trois ans. Vous étiez son
35 seul soutien.» J'ai cru qu'il me reprochait quelque chose et j'ai commencé à lui expliquer. Mais il m'a interrompu : «Vous n'avez pas à vous justifier, mon cher enfant. J'ai lu le dossier de votre mère. Vous ne pouviez subvenir à ses besoins. Il lui fallait une garde. Vos salaires sont modestes. Et tout compte

fait, elle était plus heureuse ici.» J'ai dit : «Oui, monsieur le Directeur.» Il a
40 ajouté : «Vous savez, elle avait des amis, des gens de son âge. Elle pouvait
partager avec eux des intérêts qui sont d'un autre temps. Vous êtes jeune et
elle devait s'ennuyer avec vous.» C'était vrai. Quand elle était à la maison,
maman passait son temps à me suivre des yeux en silence. Dans les
45 premiers jours où elle était à l'asile, elle pleurait souvent. Mais c'était à
cause de l'habitude. Au bout de quelques mois, elle aurait pleuré si on
l'avait retirée de l'asile. Toujours à cause de l'habitude. C'est un peu pour
cela que dans la dernière année je n'y suis presque plus allé. Et aussi parce
que cela me prenait mon dimanche — sans compter l'effort pour aller à
l'autobus, prendre des tickets et faire deux heures de route.

Première partie - 6

Pour la première fois peut-être, j'ai pensé vraiment que j'allais me marier.

Masson voulait se baigner, mais sa femme et Raymond ne voulaient pas venir. Nous sommes descendus tous les trois et Marie s'est immédiatement jetée dans l'eau. Masson et moi, nous avons attendu un peu. Lui parlait
5 lentement et j'ai remarqué qu'il avait l'habitude de compléter tout ce qu'il avançait par un «et je dirai plus», même quand, au fond, il n'ajoutait rien au sens de sa phrase. A propos de Marie, il m'a dit : «Elle est épatante, et je dirai plus, charmante.» Puis je n'ai plus fait attention à ce tic parce que
10 j'étais occupé à éprouver que le soleil me faisait du bien. Le sable commençait à chauffer sous les pieds. J'ai retardé encore l'envie que j'avais de l'eau, mais j'ai fini par dire à Masson : «On y va?» J'ai plongé. Lui est entré dans l'eau doucement et s'est jeté quand il a perdu pied. Il nageait à la brasse et assez mal, de sorte que je l'ai laissé pour rejoindre Marie. L'eau
15 était froide et j'étais content de nager. Avec Marie, nous nous sommes éloignés et nous nous sentions d'accord dans nos gestes et dans notre contentement.

Au large, nous avons fait la planche et sur mon visage tourné vers le ciel le soleil écartait les derniers voiles d'eau qui me coulaient dans la
20 bouche. Nous avons vu que Masson regagnait la plage pour s'étendre au soleil. De loin, il paraissait énorme. Marie a voulu que nous nagions ensemble. Je me suis mis derrière elle pour la prendre par la taille et elle avançait à la force des bras pendant que je l'aidais en battant des pieds. Le petit bruit de l'eau battue nous a suivis dans le matin jusqu'à ce que je me
25 sente fatigué. Alors j'ai laissé Marie et je suis rentré en nageant régulièrement et en respirant bien. Sur la plage, je me suis étendu à plat ventre près de Masson et j'ai mis ma figure dans le sable. Je lui ai dit que «c'était bon» et il était de cet avis. Peu après, Marie est venue. Je me suis retourné pour la regarder avancer. Elle était toute visqueuse d'eau salée et
30 elle tenait ses cheveux en arrière. Elle s'est allongée flanc à flanc avec moi et les deux chaleurs de son corps et du soleil m'ont un peu endormi.

Marie m'a secoué et m'a dit que Masson était remonté chez lui, il fallait déjeuner. Je me suis levé tout de suite parce que j'avais faim, mais Marie m'a dit que je ne l'avais pas embrassée depuis ce matin. C'était vrai et
35 pourtant j'en avais envie. «Viens dans l'eau», m'a-t-elle dit. Nous avons couru pour nous étaler dans les premières petites vagues. Nous avons fait quelques brasses et elle s'est collée contre moi. J'ai senti ses jambes autour des miennes et je l'ai désirée.

Il était seul. Il reposait sur le dos, les mains sous la nuque, le front dans les ombres du rocher, tout le corps au soleil. Son bleu de chauffe fumait dans la chaleur. J'ai été un peu surpris. Pour moi, c'était une histoire finie et j'étais venu là sans y penser.

5 Dès qu'il m'a vu, il s'est soulevé un peu et a mis la main dans sa poche. Moi, naturellement, j'ai serré le revolver de Raymond dans mon veston. Alors de nouveau, il s'est laissé aller en arrière, mais sans retirer la main de sa poche. J'étais assez loin de lui, à une dizaine de mètres. Je devinais son regard par instants, entre ses paupières mi-closes. Mais le plus
10 souvent, son image dansait devant mes yeux, dans l'air enflammé. Le bruit des vagues était encore plus paresseux, plus étale qu'à midi. C'était le même soleil, la même lumière sur le même sable qui se prolongeait ici. Il y avait déjà deux heures que la journée n'avancait plus, deux heures qu'elle avait jeté l'ancre dans un océan de métal bouillant. A l'horizon, un petit vapeur
15 est passé et j'en ai deviné la tache noire au bord de mon regard, parce que je n'avais pas cessé de regarder l'Arabe.

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez
20 loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. A cause de cette brûlure
25 que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante
30 qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi.
35 Cette épée brûlante rongait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le
40 bruit à la fois sec et assourdissant, que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le

silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

L'après-midi, les grands ventilateurs brassaient toujours l'air épais de la salle et les petits éventails multicolores des jurés s'agitaient tous dans le même sens. La plaidoirie de mon avocat me semblait ne devoir jamais finir. A un moment donné, cependant, je l'ai écouté parce qu'il disait : « il est
5 vrai que j'ai tué. » Puis il a continué sur ce ton, disant «je» chaque fois qu'il parlait de moi. J'étais très étonné. Je me suis penché vers un gendarme et je lui ai demandé pourquoi. Il m'a dit de me taire et, après un moment, il a ajouté : «Tous les avocats font ça.» Moi, j'ai pensé que c'était
10 m'écarter encore de l'affaire, me réduire à zéro et, en un certain sens, se substituer à moi. Mais je crois que j'étais déjà très loin de cette salle d'audience. D'ailleurs, mon avocat m'a semblé ridicule. Il a plaidé la provocation très rapidement et puis lui aussi a parlé de mon âme. Mais il m'a paru qu'il avait beaucoup moins de talent que le procureur. «Moi aussi, a-t-il dit, je me suis penché sur cette âme, mais, contrairement à l'éminent
15 représentant du ministère public, j'ai trouvé quelque chose et je puis dire que j'y ai lu à livre ouvert.» Il y avait lu que j'étais un honnête homme, un travailleur régulier, infatigable, fidèle à la maison qui l'employait, aimé de tous et compatissant aux misères d'autrui. Pour lui, j'étais un fils modèle qui avait soutenu sa mère aussi longtemps qu'il l'avait pu. Finalement j'avais
20 espéré qu'une maison de retraite donnerait à la vieille femme le confort que mes moyens ne me permettaient pas de lui procurer. «Je m'étonne, messieurs, a-t-il ajouté, qu'on ait mené si grand bruit autour de cet asile. Car enfin, s'il fallait donner une preuve de l'utilité et de la grandeur de ces institutions, il faudrait bien dire que c'est l'État lui-même qui les
25 subventionne.» Seulement, il n'a pas parlé de l'enterrement et j'ai senti que cela manquait dans sa plaidoirie. Mais à cause de toutes ces longues phrases, de toutes ces journées et ces heures interminables pendant lesquelles on avait parlé de mon âme, j'ai eu l'impression que tout devenait comme une eau incolore où je trouvais le vertige.

30 A la fin, je me souviens seulement que, de la rue et à travers tout l'espace des salles et des prétoires, pendant que mon avocat continuait à parler, la trompette d'un marchand de glace a résonné jusqu'à moi. J'ai été assailli des souvenirs d'une vie qui ne m'appartenait plus, mais où j'avais
35 trouvé les plus pauvres et les plus tenaces de mes joies : des odeurs d'été, le quartier que j'aimais, un certain ciel du soir, le rire et les robes de Marie. Tout ce que je faisais d'inutile en ce lieu m'est alors remonté à la gorge et je n'ai eu qu'une hâte, c'est qu'on en finisse et que je retrouve ma cellule avec le sommeil. C'est à peine si j'ai entendu mon avocat s'écrier, pour finir, que les jurés ne voudraient pas envoyer à la mort un travailleur honnête
40 perdu par une minute d'égarement, et demander les circonstances atténuantes pour un crime dont je traînais déjà, comme le plus sûr de mes châtiments, le remords éternel. La cour a suspendu l'audience et l'avocat

s'est assis d'un air épuisé. Mais ses collègues sont venus vers lui pour lui
serrer la main. J'ai entendu : «Magnifique, mon cher.» L'un d'eux m'a même
45 pris à témoin : « Hein? » m'a-t-il dit. J'ai acquiescé, mais mon compliment
n'était pas sincère, parce que j'étais trop fatigué.

Albert Camus, L'Etranger

Deuxième partie - 5

Alors, je ne sais pas pourquoi, il y a quelque chose qui a crevé en moi. Je me suis mis à crier à plein gosier et je l'ai insulté et je lui ai dit de ne pas prier. Je l'avais pris par le collet de sa soutane. Je déversais sur lui tout le fond de mon cœur avec des bondissements mêlés de joie et de colère. Il avait l'air si certain, n'est-ce pas? Pourtant, aucune de ses certitudes ne valait un cheveu de femme. Il n'était même pas sûr d'être en vie puisqu'il vivait comme un mort. Moi, j'avais l'air d'avoir les mains vides. Mais j'étais sûr de moi, sûr de tout, plus sûr que lui, sûr de ma vie et de cette mort qui allait venir. Oui, je n'avais que cela. Mais du moins, je tenais cette vérité autant qu'elle me tenait. J'avais eu raison, j'avais encore raison, j'avais toujours raison. J'avais vécu de telle façon et j'aurais pu vivre de telle autre. J'avais fait ceci et je n'avais pas fait cela. Je n'avais pas fait telle chose alors que j'avais fait cette autre. Et après? C'était comme si j'avais attendu pendant tout le temps cette minute et cette petite aube où je serais justifié. Rien, rien n'avait d'importance et je savais bien pourquoi. Lui aussi savait pourquoi. Du fond de mon avenir, pendant toute cette vie absurde que j'avais menée, un souffle obscur remontait vers moi à travers des années qui n'étaient pas encore venues et ce souffle égalisait sur son passage tout ce qu'on me proposait alors dans les années pas plus réelles que je vivais. Que m'importaient la mort des autres, l'amour d'une mère, que m'importaient son Dieu, les vies qu'on choisit, les destins qu'on élit, puisqu'un seul destin devait m'élire moi-même et avec moi des milliards de privilégiés qui, comme lui, se disaient mes frères. Comprendait-il donc? Tout le monde était privilégié. Il n'y avait que des privilégiés. Les autres aussi, on les condamnerait un jour. Lui aussi, on le condamnerait. Qu'importait si, accusé de meurtre, il était exécuté pour n'avoir pas pleuré à l'enterrement de sa mère? Le chien de Salamano valait autant que sa femme. La petite femme automatique était aussi coupable que la Parisienne que Masson avait épousée ou que Marie qui avait envie que je l'épouse. Qu'importait que Raymond fût mon copain autant que Céleste qui valait mieux que lui? Qu'importait que Marie donnât aujourd'hui sa bouche à un nouveau Meursault? Comprendait-il donc, ce condamné, et que du fond de mon avenir ... J'étouffais en criant tout ceci. Mais, déjà, on m'arrachait l'aumônier des mains et les gardiens me menaçaient. Lui, cependant, les a calmés et m'a regardé un moment en silence. Il avait les yeux pleins de larmes. Il s'est détourné et il a disparu.

Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entraînait en moi comme une marée. A ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient

des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé
45 que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un «fiancé», pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me
50 suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente
55 moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.